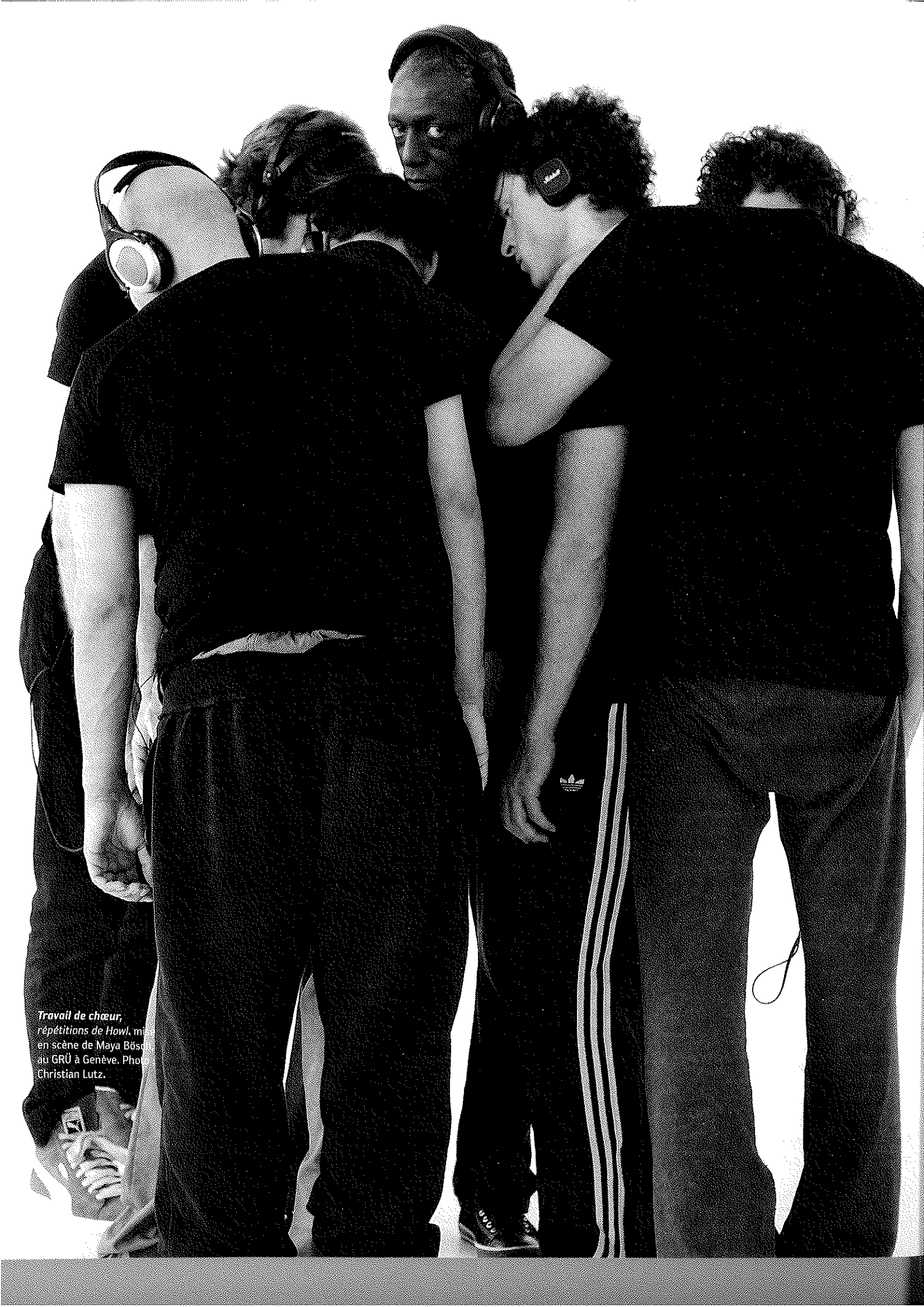




Noemi Lapzeson, *Lecture de Howl*, mise en scène Maya Bösch au Mamco, Genève, 2011. Photo : Christian Lutz. (voir page 142)



*Travail de chœur,
répétitions de Howl, mise
en scène de Maya Bösch
au GRU à Genève. Photo
Christian Lutz.*

Human after Howl

Cinéma, bande dessinée, réédition, exposition, spectacles vivants... Plusieurs projets convergent aujourd'hui autour de *Howl*, poème culte d'Allen Ginsberg et étendard de la Beat Generation des années 1950. Ou comment inventer le cri d'aujourd'hui sur le hurlement d'hier.

Hasard de calendrier, stratégie marketing ou vraie lame de fond ? Plusieurs projets déclarent simultanément leur flamme aux écrits de la Beat Generation en général et à *Howl* (« hurler », « rugir »), le poème biographico-érotique d'Allen Ginsberg, en particulier. La coïncidence s'avère d'autant plus saisissante que lesdits projets émergent de terrains extrêmement variés du champ artistique. Vogue du biopic aidant, côté cinéma, on ne dénombre pas moins de trois films diffusés à quelques mois d'écart, qui tous reviennent sur les heures les plus barbues de la contre-culture américaine : on a pu s'étonner devant le *Howl* de Rob Epstein et Jeffrey Friedman avec James Franco en Ginsberg et Gus van Sant à la production. On attend pour l'été l'adaptation de *On the Road* de Jack Kerouac par Walter Salles avec Kristen Stewart, la star de la saga *Twilight* en héroïne beat. Et les bruits courent d'un film indépendant, encore autour de Ginsberg, avec Harry Potter dans le rôle titre (si, si)... Côté bande dessinée, Harvey Pekar et Ed Piskor nous ont gratifié d'une anthologie graphique autour de la Beat Generation sortie en novembre dernier (*The Beats*), l'art contemporain accueillera bientôt au Centre Pompidou de Metz l'exposition autour de Ginsberg de Jean-

Jacques Lebel (l'héritier français de la scène underground américaine, qui travaille également à une nouvelle traduction de *Howl*)... Quant à la scène théâtrale et chorégraphique, elle se raccroche au « phénomène » avec les projets *66 Gallery* de la metteuse en scène Bérangère Jannelle, et *HØPE, Howl* de la metteuse en scène Maya Boesch, par ailleurs directrice du très expérimental GRÜ, le « Transthéâtre » de Genève.

Les hommages aux poètes *beat* viennent d'une déferlante nostalgico-créative.

Il n'est pas complètement fantasque de lire cette actualité sous l'éclairage « rétromaniaque » propre à l'époque actuelle et que commente brillamment le journaliste britannique Simon Reynolds dans son essai *Rétromania* paru en février dernier. La « *retromania* » désigne notre obsession pour les *revivals* en tous genres, la propension actuelle à relire et remixer la

culture des cinq dernières décennies, gros navets compris. Les hommages aux poètes *beat* s'inscrivent peut-être dans cette déferlante nostalgico-créative, à ceci près qu'il ne s'agit pas, dans le cas de Ginsberg et consorts, d'une réhabilitation : contrairement à son petit cousin hippy ou aux fluorescentes années 1980, la culture *beat* n'a jamais subi d'importantes périodes de désamour – en témoigne la régularité des hommages cinématographiques en 60 ans ou l'intérêt quasi constant du milieu de la couture pour le *look beatnik*. Parlons plutôt d'hommages plus ou moins appuyés selon les époques. Concernant la nôtre, on parlerait presque d'effusion passionnelle, et elle paraît d'autant plus notable qu'elle tranche avec le peu de raffut médiatique fait autour de l'anniversaire de la mort de Kerouac il y a trois ans. Bien sûr, entre 2009 et 2012, quelques bouleversements socio-politiques invitent à oser des rapprochements. On y reviendra, mais commençons d'abord par l'année 1955... En février, Allen Ginsberg est un jeune juif de 29 ans, amateur de LSD et de Walt Whitman, récemment sorti de la Columbia University, comme ses copains William Burroughs et Jack Kerouac. En octobre, il est l'icône de la contre-culture américaine, le pourfendeur

de l'Amérique consumériste et puritaine, celui dont allaient se réclamer Woodstock et le Flower Power. Entre-temps, il y eut une soirée légendaire dans une galerie d'art expérimental à San Francisco – une soirée « folle » selon Kerouac – durant laquelle Allen Ginsberg a lu un long poème en prose en forme de manifeste, *Howl*, et a ainsi ouvert la voie à un trip d'un genre nouveau. « Une libération absolue du corps et de la pensée », entendit-on dire. Et des mœurs : l'évocation de certains sujets (notamment son homosexualité) valut à Ginsberg la saisie de ses livres par le service des douanes de San Francisco en mars 1957. Il écopa d'un procès pour obscénité digne des déboires de Flaubert, tandis que son éditeur, Lawrence Ferlinghetti,

Howl se veut fait de combinaisons maladroites à l'image des pas de Chaplin.

fut trainé devant la justice au nom des lois californiennes contre l'obscénité. C'est sur cet événement *buzzy* que se concentre le film de Rob Epstein et Jeffrey Friedman. Mais, dans l'Amérique maccarthyste de l'après guerre, *Howl* est aussi un ovni pour des raisons esthétiques. « On va peut-être finir par s'apercevoir à Paris que Ginsberg n'est pas seulement un personnage "pittoresque" mais aussi et d'abord, un grand poète », écrivait Claude Roy dans *Le Nouvel Observateur* en 1968. En effet, rhapsodie hallucinée sur fond de *coming out* homosexuel et de complainte familiale, le poème tranche par sa structure bégayante et une langue rayée à tout le moins hallucinogène. Comparable, par certaines de ses préoccupations, à *La Terre vaine* de T. S. Eliot, *Howl* se veut fait de « combinaisons maladroites à l'image des pas de Charles Chaplin » : rythme de la respiration naturelle et de la conversation, accumulations de clins d'œil à Whitman, Blake ou Rimbaud, réminiscences du jazz be-bop que Ginsberg et Kerouac écoutaient dans les clubs de Harlem au milieu des années 1940. On dit de lui qu'il apporte à la poésie ce que le free jazz, né peu de temps avant, a apporté à la musique. Difficile, pour le lecteur d'aujourd'hui, de se figurer l'impact cataclysmique qu'eut cette œuvre non seulement sur le monde littéraire,

mais aussi sur l'ensemble de la vie culturelle ou de simplement envisager qu'un poème puisse revêtir une telle importance. A noter que Ginsberg est autant une plume, un look (inspiré encore une fois des jazzmen des années 1940 comme Dizzy Gillespie), qu'une voix. Aussi bien ses écrits, qui accumulent les considérations liées au souffle et à la diction des textes, que sa façon de faire de la lecture une sorte de performance psychédélique ouvrent un terrain peu exploré alors : celui de l'improvisation et de l'auto-expression.

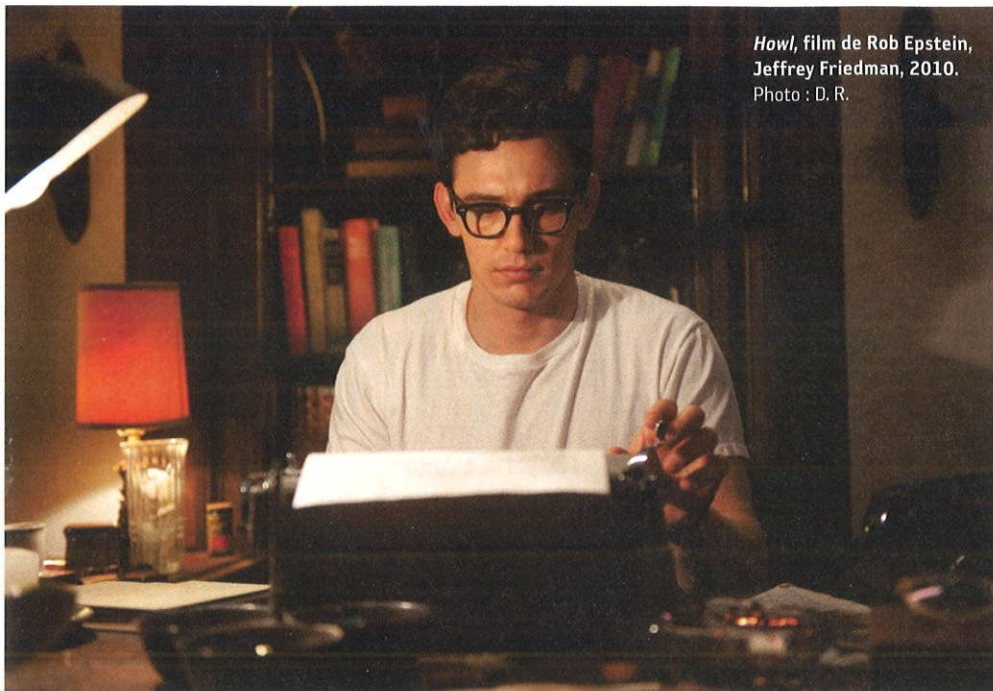
La performance de 1955 ouvre le bal. Et les convives sont stylés. Outre les grands noms du *spoken word*, on compte les artistes Robert Rauschenberg et Jasper Johns qui catapultent les codes esthétiques en vigueur. C'est l'époque d'Ornette Coleman et de Miles Davis, qui affranchissent le jazz de la structure du changement d'accords, de Norman Mailer qui investit la lisière entre littérature et journalisme ou des premiers happenings d'Allan Kaprow. La scène chorégraphique et théâtrale américaine, fouine, quant à elle, du côté de la Gestalt-thérapie, des méthodes de Moshe Feldenkrais, du rituel ou d'Antonin Artaud que la Beat Generation admire.

« Ginsberg inaugure un rapport direct avec le public, sans protocole, qui sera déterminant pour le *Living Theatre* et le théâtre d'intervention. Julian Beck et Judith Malina, du *Living*, monteront d'ailleurs plusieurs textes de Ginsberg. », indique Bérangère Jannelle lorsque l'on revient avec elle sur les passerelles existant entre la Beat Generation et le Off-Broadway des années 1960. Certes, les collaborations entre Ginsberg et les metteurs en scène ou chorégraphes de l'époque sont marginales et souvent mineures au regard des collaborations avec les mondes littéraire et musical. Mais ce sont bien les valeurs *beat* qui résonnent lorsque sonne, sur la Côte Ouest, l'heure des ateliers d'Anna Halprin – qui d'ailleurs, invita Ginsberg dans son San Francisco Dancer's Workshop – des travaux de *contact-improvisation* de Steve Paxton, du Judson Dance Theater ou de Simone Forti. « J'ai fait autrefois un stage avec Allen Ginsberg, confiait cette dernière à *Mouvement* en 1995. J'ai étudié son mouvement, je voulais aussi étudier sa parole et ses mots. Il disait : "La première pensée, c'est la meilleure." Aller avec la première pensée est peut-être un style... » C'est aussi un souffle libérateur de Ginsberg que la danse française redécouvre lorsque, dans les années 1990, elle se replonge

dans l'enseignement des pionniers de la *postmodern dance*.

Pour l'artiste suisse Maya Boesch, l'héritage de Ginsberg se situe dans le courant « performatif » de la scène. A Genève, elle présente en mai une installation photographique et sonore, puis en juin *HØPE, Howl/A Statement on Body Sound Space and Time*, une sorte de *mashup* entre le *Howl* de Ginsberg pris en charge par un chœur masculin et une interprétation contemporaine du *Voyage d'hiver* de Franz Schubert. Sur les leçons qu'elle a pu tirer des valeurs esthétiques de Ginsberg lors de la création *HØPE, Howl* avec sa compagnie Sturmfrei à la Biennale Charleroi/Danses en novembre dernier, elle dit : « Pour ma part, la plongée dans *Howl* a éveillé la possibilité de l'improvisation. J'entends "improvisation" au sens non d'un bordel inorganisé, mais de la possibilité de construire de façon instinctive, en se fondant sur des rapprochements d'éléments peu conventionnels. J'ai pris le poème comme un "statement" politique. J'ai tenté de le faire interagir avec le réel, de créer un dialogue avec l'aujourd'hui. » Quant à Bérangère Jannelle, qui a créé son *66 Gallery* sur la base navale de St-Nazaire en février dernier, avec le DJ Jean-Damien Ratel et le plasticien Stéphane Pauvret, sa réponse touche ailleurs : « La leçon, c'est une façon de libérer la parole. Certains ont malheureusement tendance à considérer la parole poétique sur scène comme très cloisonnée, inaudible. Détachée du corps... Pour moi, ce sont des propos absolument anti-artistiques... On se lamente beaucoup sur l'obstacle qu'est censé constituer la parole chez les jeunes d'aujourd'hui. Leur proposer un texte poétique serait absolument monstrueux ! Le lyrisme, l'art d'inventer des mots ne devrait pas être transmis parce que ce n'est pas d'un abord "facile" ? J'ai pourtant vu des lycéens écouter et entendre la parole de Ginsberg pendant les représentations. Aujourd'hui, le souci est qu'il faut qu'on soit sûr que tout le monde comprenne bien tout, qu'il n'y ait pas trop de zones obscures sauf quand elles relèvent de la provocation. Je repense à Pasolini – sur qui j'ai beaucoup travaillé – il disait que, lorsque l'avant-garde se veut avant-garde, elle reproduit des normes. Ginsberg, c'est l'attitude opposée à tout cela. Sur ce point, c'est une grande source d'inspiration, pour avoir aujourd'hui encore la liberté de proposer une parole poétique au théâtre. »

Les deux metteurs en scène ne se connaissent pas – ce qui n'est pas ahurissant compte tenu du degré d'éloignement de leur recherche. Mais leur réponse devient chorale dès que l'on



Howl, film de Rob Epstein, Jeffrey Friedman, 2010.
Photo : D. R.

aborde le sujet de la coïncidence des projets autour de Ginsberg. Bérangère Jannelle : « *Le lien entre la Beat Generation et l'époque actuelle est le désespoir. La simultanéité de tous ces projets n'est pas fortuite. On confond souvent le mouvement beat et hippy. Les poètes beat sont très "love", mais pas très "peace". Leur rapport à la subversion est violent. Quelque chose me semble faire écho à la situation d'aujourd'hui. Comme cette façon de dire : "La guerre est finie, mais si la perspective, c'est le capitalisme de masse, l'American way of life, les petits pavillons bien ordonnés, alors mieux vaut se réfugier dans les territoires de l'imaginaire." C'est certainement l'un des leviers aujourd'hui. Dans une époque comme la nôtre où, en tant qu'artistes, on se sent écartelés entre artistique et économique, le "retour" de ces mythologies n'a rien d'étonnant. On a envie de réentendre ces poètes, non pour reconstituer leur mode de vie, mais pour se réapproprier leurs valeurs, défendre une filiation.* » Maya Boesch ne la contredirait pas, elle ajoute : « *Howl est un cri. Il est impossible pour moi de ne pas le relier aux gros bouleversements économiques et socio-politiques de ces derniers mois. Howl est relié quelque part à ce choc de janvier 2011 qui a dépassé l'Occident, ce cri des révolutions arabes d'un côté, de la crise économique et de la Grèce de l'autre. Ce cri va inévitablement se rapprocher, on l'a entendu avec les Occupy.* » On préférerait d'ailleurs que le cri d'aujourd'hui débouche, comme dans *Howl*, sur un retour au sacré plutôt que sur un retour au religieux.

Convoquer les grands classiques insurrectionnels en pareille période : évident ? Opportuniste ? Commode pour tirer à soi une couverture contre-culturelle ? Pas si sûr...

La route est tortueuse pour rendre à nouveau audibles des valeurs surexploitées par le marketing.

La contre-culture d'hier étant devenue le *mainstream* d'aujourd'hui, la route est tortueuse pour parvenir à rendre à nouveau audibles des valeurs surexploitées par le marketing. « *Travailler sur un texte de Ginsberg est un énorme défi, défend Maya Boesch, parce que certains mots, poétiquement très chargés, peuvent aussi être... presque "ringards". Je n'aime pas ce mot, et ce n'est sûrement pas le bon, disons que certains passages de Howl peuvent donner l'idée d'un vieux texte. La situation socio-politique, les mœurs ont tellement changé, les combats menés à l'époque pour la liberté d'expression, pour la reconnaissance de l'homosexualité n'ont tout de même plus la même*

ampleur. Si nous sommes enfermés aujourd'hui, c'est à un autre endroit. » Comment alors redécouvrir Ginsberg sur scène sans sombrer dans le folklore beat ? Maya Boesch : « *Ce qui me préoccupe aujourd'hui, ce sont les correspondances que l'on peut inventer entre la masse, la foule et le chœur. A cet égard, découvrir en janvier dernier l'organisation des occupants de Wall Street, par exemple, était assez inspirant car ils ont réussi à construire une organisation collective, à produire des réflexions et à régulièrement les publier et créer un débat permanent. Ils insistent, ils attendent, ils résistent au temps. Nous avons travaillé sur la question du flux de la parole, sur la façon dont le chœur pouvait se partager les mots du poème, le souffle, la construction. Comment attraper le mot d'un autre sans briser le flux général ? Dans toute l'histoire du théâtre, le chœur est porteur de vérité et c'est dans ce sens-là qu'il agit comme une transgression. Il transmet ce qui n'est pas entendu, il se fait l'intermédiaire entre nous et ceux que l'on ne peut pas ou veut pas entendre. Ginsberg, comme Handke ou Jelinek, donne à entendre les voix minoritaires. Aujourd'hui, je lis Howl aussi comme une ode aux oubliés. Comment prendre position aujourd'hui ? Howl donne des clefs.* » Bérangère Jannelle et Maya Boesch ouvrent là un domaine d'autant plus mystérieux que les grands noms de la Beat Generation refusaient, de façon catégorique, tout engagement politique. Au grand dam de Kerouac, Ginsberg sera le seul à rallier plus tard les grands mouvements contestataires (Vietnam, nucléaire, et autres). Une histoire d'« insurrection » complexe qui enrichit la question du positionnement de l'artiste face aux luttes à venir.

Eve Beauvallet

HØPE, Howl/A Statement on Body Sound Space and Time, mes. Maya Bösch : du 2 au 10 juin au Grt, Genève (Suisse) et en juillet au festival au Carré, Manège de Mons (Belgique). www.lemanege.com
HØPE ou comment armer ses yeux, installation photographique et sonore, du 3 au 13 mai au Centre de la Photographie, Genève.

66 Gallery, mes. Bérangère Jannelle : le 31 mars à La Roche-sur-Yon/week-end à réaction du grand R, le 17 novembre aux Bains Douches, Le Havre (dans le cadre du festival Automne en Normandie). Tournée à venir à l'automne-hiver (Paris, Châteauroux...)

Hope, Howl d'Allen Ginsberg



La Biennale Charleroi/Danses présente;

Maya Bösch, artiste dont on avait pu apprécier le travail avec son installation sonore Stations urbaines lors de la précédente Biennale, nous revient avec une nouvelle création coproduite par Charleroi/Danses. Le projet HØPE, Howl d'Allen Ginsberg a pour point de départ le texte Howl d'Allen Ginsberg: un poème mythique et phare de la Beat Génération qui constituera le climax du spectacle. A cela se rajoute le texte After Howl de Sofie Kokaj, une ré-écriture contemporaine développée l'année dernière au Grü/Théâtre du Grütli dans la «zone d'écriture». L'original de Ginsberg fera objet d'un travail de chœur masculin, musical et chorégraphique. La ré-écriture de la jeune artiste Kokaj fera objet d'une installation d'où une voix féminine émergera, interrogeant le chaos de notre époque de manière subjective et personnelle.

Howl a été écrit en 1955, en vers, avec un beat, à couper le souffle. Howl veut dire «hurler, mugir». Il s'adresse aux grands esprits de cette génération «détruits par la folie, affamés, hystériques, nus, se traînant à l'aube dans les rues nègres, à la recherche d'une furieuse piqûre» – tel est le début de ce poème-fleuve célébrant les pauvres, les oubliés, les drogués, les morts. Un hommage, donc, ou mieux encore, un poème d'amour qui déborde de tout langage «political correct».

Allen Ginsberg empoigne des mots comme des armes ou balles visant le pouvoir politique, économique, le langage social et conventionnel afin de soulever la terreur sociale. Mais la force de ce poème réside dans le rythme, dans la virtuosité de sa langue et dans les images qu'il provoque: une écriture expérimentale et automatique sans aucune auto-censure, au contraire, qui se tisse, se construit ou se déconstruit pendant une après midi sous drogue hallucinogène. Le cri de Ginsberg lui a coûté la prison et la censure. Howl résonne encore aujourd'hui comme une résistance: «tout m'appartient car je suis pauvre» a dit Kerouac. Un leitmotif de notre travail pour faire entendre des voix ténébreuses qui surgissent à l'écart ou de manière souterraine. Howl incarnera ce bruit, le cri du peuple: notre espoir (HOPE), titre du projet.

Cette création succède à maints spectacles de la Cie sturmfrei comme un «négatif»: dans les sujets et dans les formes, les transgressant ou transcendant. Là où il s'agissait de «langage violent et cruel» et de dramaturgies fragmentées, il s'agira ici de «poésie», de mouvement, de dépliement et de déploiement. Une histoire simple

(puisque le drame humain se répète sans cesse.) célébrant le théâtre comme une fête collective. Un spectacle moderne sur des luttes et des utopies d'une génération (la nôtre) en marche et troublante. En ressortira peut-être: Hope (espoir).

09/11 > 27/11/2011 - CHARLEROI ET BRUXELLES

Un aller simple pour Charleroi

La Biennale de Charleroi Danses ouvre les portes d'une utopie

Par Charlotte Imbault pour MOUVEMENT

Entre le 9 et le 27 novembre, la Biennale de Charleroi Danses regorge de spectacles. Un ailleurs utopique s'y profile.

Utopia désigne tout autant le lieu qui n'est nulle part que le lieu du bonheur. L'utopie, avant d'être un projet, est d'abord une projection, un rêve représenté, une échappée hors des sentiers. Pour cette Biennale automnale, Charleroi cristallise terres et végétaux singuliers dans une réalisation de nos projections utopiques.

Contre-utopie ? « *Comment mettre en scène un cri ?* », s'interroge Maya Bösch pour sa nouvelle création qui s'appuie sur le poème *Howl* de l'auteur de la Beat Generation, Allen Ginsberg, « *Tout est vide, tout est pauvre. La pièce aura lieu dans un ancien garage de 800 m². J'ai souhaité travaillé sur la fragilité des corps des six acteurs-danseurs.* » Chez Maya Bösch, l'espoir est barré : *Høpe, Howl*. Non pas, parce qu'il n'existe plus, mais parce qu'il est sincère, jamais déconnecté d'une réalité qui désenchante. « *C'est un voyage à travers l'espace, un voyage intérieur : les spectateurs peuvent déambuler, il n'y a pas de frontalité.* » L'occasion d'approcher ces corps masculins, en errance. « *C'est le rôle du théâtre que d'être ce lieu de la confrontation.* »

Vivre la Beat Generation

Pour accompagner son exposition sur la Beat Generation, le centre Pompidou-Metz propose :

- **Vendredi à 20h**, projection inédite de *Beat Generation Kerouac-Ginsberg-Burroughs*, un film de 52 minutes de Jean-

Jacques Lebel et Xavier Villelard, coproduit par Arte et le Centre Pompidou. Ce film raconte la formidable et durable amitié entre Jack Kerouac, Allen Ginsberg et William S. Burroughs, qui a donné naissance au mouvement littéraire

de la Beat Generation. Il commence à New York, à la fin de la Seconde Guerre mondiale et s'achève une quinzaine d'années plus tard avec la publication de *Howl* (Allen Ginsberg), *Sur la route* (Jack Kerouac) et *Le Festin nu* (William S. Burroughs), trois livres qui ont valeur de manifeste.

- **Vendredi à 21h**, projection de *Pull my daisy* (1959) de Robert Frank et Alfred Leslie avec Jack Kerouac, Allen Ginsberg et Gregory Corso (26 min). L'histoire s'inspire de la rencontre entre Jack Kerouac, Allen Ginsberg et un curieux évêque catholique chez Neal Cassady. Le texte est récité par Kerouac lui-même à la manière d'un long solo jazzistique.

- **Samedi à 15h et 17h, et dimanche à 15h**, *Howl*, une performance de Maya Bösch pour trois acteurs et un guitariste autour du poème mythique d'Allen Ginsberg. Présentée à la Biennale Charleroi-Danses et au GRÜ/Transthéâtre à Genève, cette performance évolue et se développe en fonction des lieux qui l'accueillent.



Howl, une performance pour trois acteurs et un guitariste d'après le poème éponyme d'Allen Ginsberg. Photo Christian LUTZ

Entrée libre.

Mélancolie et résistance, un puissant adieu au lieu

> **Scène** Maya Bösch signe son dernier spectacle au Théâtre du Grütli à Genève, salle qu'elle a codirigée pendant six ans

C'est un adieu au lieu. Ou plutôt un au revoir. Car rien n'empêchera Maya Bösch de créer au Grütli lorsque ce théâtre vivra sous la conduite de Frédéric Polier, à la rentrée. Tout de même, avec son côté oratorio à tous les étages, la recension des fondamentaux de la metteur en scène – corps, voix, espace, temps –, sa distribution où figurent les fidèles compagnons et son recours à l'anglais et à l'allemand, *HØPE, Howl & a statement on body, sound, space and time* fait bien figure de spectacle-testament. Une sorte d'apothéose pour clore les six ans de direction que Maya Bösch a partagée avec Michèle Pralong.

Apothéose réussie? Oui. Une vraie belle unité dramaturgique et poétique émane de cette proposition qui se déroule sur trois étages de la maison. Une cohérence basée sur le postulat de la metteur en scène qui veut que le comédien ne joue pas un personnage imaginaire créant l'illusion, mais soit un outil sensible et intelligent au service d'une démarche formelle. Un partenaire de création qui approche le texte comme une partition.

Ambiances multiples

Ce postulat est d'ailleurs rappelé à mi-chemin, au moment où, venant du 3e étage en direction du sous-sol, les spectateurs font escale au rez-de-chaussée. Dans une vitrine, clown blanc sous verre, Nalini Salvadoray dit *Je voudrais être légère*. Dans ce texte de 1983 que Maya Bösch reprend pour la sixième fois (1), Elfriede Jelinek proclame avec déter-



CHRISTIAN LUTZ

Trois hommes noirs, à terre. «Howl», de l'Américain Allen Ginsberg, est un cri contre l'establishment datant de 1955, une ode à la rébellion. Maya Bösch, metteur en scène, quitte le Grütli avec cette déclaration d'amour aux textes-partitions.

ARCHIVES

mination la mort du théâtre d'identification.

La fessée, donc, mais les caresses aussi. Auparavant, dans la white box irisée d'éclairages subtils (Colin Legras), trois actrices (Barbara Baker, Manon Andersen, Dorothea Schürch) décomposent des lieder de Franz Schubert, telles des vestales flottant devant un feu éteint. Assis dans le couloir, le public capture ces

figures de manière intermittente, lorsqu'elles passent devant les portes dans une déambulation lente. Une grande douceur émane de ce premier volet qui raconte le chaud, le froid surtout, de l'attente.

Ambiance tout autre dans la black box. *Howl*, vous connaissez? C'est le hurlement qu'a lancé Allen Ginsberg en 1955 contre l'establishment américain. Un cri qui marque

le début de la Beat generation. Une ode au proscrit, au paumé. Une langue-rythme, une langue-vaudou. Au son des distos à la guitare de Vincent Hänni, Fred Jacot-Guillarmod, Pascal Gravat et Roberto Garieri disent cet ancêtre du slam de manière chorale. Grimés de noir, ils s'enferment avec le public dans un enclos de barrières, avant que Gilles Tschudi prenne le relais en hauteur et en anglais.

Chaque spectateur cueille ce qu'il souhaite dans ce vaste oratorio qui se termine sur *Radio Ophelia*, texte chuchoté de Timo Kirez. Cette liberté, c'est la signature de Maya Bösch, son idée du beau.

Marie-Pierre Genecand

HØPE/Howl..., au Théâtre du Grütli, à Genève, jusqu'au 10 juin. 022 328 98 68, www.grutli.ch

Liturgie claire et obscure

THÉÂTRE • *Ultime création de Maya Bösch aux manettes du Grü, «Hope» embarque dans un périple mystique en de multiples espaces-temps.*

CÉCILE DALLA TORRE

La grâce divine dicte d'emblée un pas léger dans un mouvement quasi hypnotique. Déesses en apesanteur, trois silhouettes conjuguent leurs errances en langue allemande dans un ailleurs seulement perceptible par l'embrasure d'une porte – la White Box du Grü, que le public entrevoit de l'extérieur depuis un gradin monté dans les couloirs du théâtre genevois.

Rejoignant les notes de Schubert, les voix qui nous parviennent étreignent l'immensité de la salle dans ce premier pan de *Hope, Howl & A Statement on body, sound, space and time*. Un spectacle tel un voyage, au travers de quatre œuvres explorant trois espaces différents.

Mythologie et modernité

Voguant entre mythologie et modernité, ravivée par l'univers sonore de Vincent Hänni, les comédiennes semblent avoir aluni dans un crissement de parquet cosmique. Un rôle sidéral illumine leur destinée, dans l'au-delà de la White Box, qui fait écho au temps qui passe. Leurs ombres béantes interrogent parfois leur existence même. Comme pour étayer cette présence féminine et fragile, et contraster avec elles, trois statues d'ébène, cariatides masculines inamovibles pétrées dans l'épaisseur des murs – visage et corps des comédiens peints de noir –, restent de marbre face à nous. Avant de disparaître pour laisser place aux femmes (Barbara Baker, Manon Andersen et Dorothea Schürch) qui, passées de l'autre côté du mur, reprennent figure humaine à nos pieds.

Au terme de ce premier volet intitulé *A Statement on body, sound, space and time*, d'après le *Voyage d'hiver* de Wilhem Müller, le trio féminin finit par nous tendre une main et nous



Manon Andersen, Barbara Baker et Dorothea Schürch, à l'extérieur de la White Box du Grü. CHRISTIAN LUTZ

guider vers un autre ailleurs, théâtral mais hors scène.

Ne rien contenir

Un étage plus bas, au rez-de-chaussée du bâtiment, une porte de verre se refermant sur un espace étriqué fait office de quatrième mur, laissant transparaître le «spectre de l'acteur» qui s'agite derrière les parois – incarné ici par la comédienne Nalini Salvadoray en clown triste et fantomatique, le visage peinturluré de blanc.

«Le sens du théâtre, c'est de ne rien contenir» laisse-t-elle échapper. *Je voudrais être légère* de l'Autrichienne Elfriede Jelinek, deuxième volet du specta-

cle, ébranle l'âme de l'art dramatique, convoquant son passé, son avenir avant de nous faire descendre d'un niveau encore, dans ce voyage mystique au cœur du théâtre.

Mugir les blessures humaines

Cathédrale d'obscurité et de lumière, la Black Box creusée au sous-sol invite à la prière. En deux temps, les comédiens – Fred Jacot-Guillarmod, Roberto Garieri, Pascal Gravat et Nicolas Leresche, puis Gilles Tschudi en solo, niché sur les hauteurs de la salle – empoignent cette prière noire d'Allen Ginsberg, *Howl*, dans un flot in-

interrompu mugissant les blessures humaines de l'Amérique puritaine et homophobe des années 1950.

Ultime halte de ce périple voulu par Maya Bösch – prêtresse d'une dernière grand-messe dont elle déroule le fil liturgique aux côtés de ses comédiens, avant la fin de son mandat de codirectrice –, *Radio Ophelia* de Timo Kirez ouvre les vannes de l'imaginaire: celui d'un public invité à se frayer lui-même son propre chemin au-delà de l'écho de ses mots nébuleux portés à l'unisson par le flot des acteurs. Une sortie théâtrale entre ombres et lumière. |

Jusqu'au 10 juin, www.grutli.ch

Genève

HØPE, Howl & a statement on body, sound, space and time

Comment quitter une maison qu'on a investie, rêvée, transformée? Maya Bösch et Michèle Pralong ont dirigé pendant six ans le Théâtre du Grütli - le Grü, comme elles l'ont renommé. Elles ont en fait un espace de cogitation intellectuelle et formelle. En juin, elles cèderont la place à l'acteur et metteur en scène Frédéric Polier, pour un autre projet. En guise d'apothéose, Maya Bösch a conçu un spectacle à scènes et à résonances multiples, avec des auteurs qu'elle chérit, de l'Américain Allen Ginsberg à l'Autrichienne Elfriede Jelinek, de Franz Schubert à Timo Kirez. Des acteurs masculins d'un côté, fédérés autour de *Howl*, poème éruptif d'Allen Ginsberg - l'une des figures de la beat generation. Des actrices de l'autre, réunies autour de *A statement on body, sound, space and time*. Ces deux hordes devraient faire trembler le Grü à tous les étages. Bonheur de la vague. ADF

GRÜ, rue du Général-Dufour 16.

Di 3 à 18h, lu 4, ma 5 à 19h, me 6 à 20h30, je 7 à 19h, ve 8 à 20h30, sa 9 à 19h, di 10 juin à 18h.

(Loc. 022 328 98 78, www.grutli.ch).

Musique

«Vous ne pouvez pas être mes fans et ne pas vouloir la paix dans le monde»

Madonna Chanteuse, à son concert d'Abu Dhabi



Photo

Pieter Hugo à l'Elysée

C'est le photographe star de l'Afrique du Sud. On se souvient de ses portraits de Noirs albinos ou de ses «petits Blancs» réduits à la pauvreté. Pieter Hugo débarque à Lausanne le 8 juin. A voir!



Election

Miss USA artiste

Elle a 20 ans. Elle joue du violoncelle. Olivia Culpo, de Rhode Island a été couronnée Miss USA dimanche. Bientôt Miss Univers?

Musique

Ces chansons qui défient le pouvoir

Le chant contestataire est le vecteur de la révolte citoyenne

David Brun-Lambert

Le défilé de 10 000 personnes samedi dernier à Berne contre les restrictions imposées à la vie nocturne dans la capitale a une nouvelle fois démontré les relations étroites qu'entretiennent musique et manifestations citoyennes.

A New York, Athènes ou Montréal, la mobilisation sociale est également allée de pair avec une musique improvisée dans les rues et la communion des manifestants autour de chansons engagées.

Un hymne

A New York, ce sont ainsi les titres *We are the 99%* et *World Wide Rebel Songs* qui demeurent les emblèmes du mouvement «Occupy Wall Street», lorsque *No Nos Movera*, une chanson issue de la série télévisée *Verano Azul*, s'est imposée comme l'hymne des Indignés espagnols. «Non, non, ils ne nous bougeront pas!» clame son premier couplet.

Tandis qu'à Athènes la population se livre toujours à d'impressionnants concerts de casseroles afin de protester contre les nombreux plans d'austérité, au Québec des milliers de jeunes ont choisi de les imiter. Chaque soir, à 20 h, ils défient le gouvernement Charest en produisant un immense tintamarre.

Changer le monde

Rapidement, la scène pop de Montréal s'est mobilisée pour leur cause: contrer la hausse des droits de scolarité. Arcade Fire ou les Cowboys Fringants ont donné des concerts gratuits. La chanteuse Ariane Moffatt a posté sur Internet une nouvelle version de son tube *Jeudi, 17 mai*. Le comédien Jon LaJoie a offert *Song for the students*, une chanson de soutien au mouvement.

Quelques heures après la démission de la ministre de l'Éducation Line Beauchamp, 70 musiciens issus de l'Université et du Conservatoire de Montréal ont interprété l'*Ouverture 1812* de Tchaïkovski. «Désolé du dérangement, on essaie de changer le monde», a



Dix mille jeunes sont descendus dans la rue ce week-end à Berne. PETER KLAUZNER/KEystone

lancé le comédien Julien Poulin, suivi de Jeanne Reynolds, porte-parole de la coalition étudiante, qui concluait: «Quoi de mieux que la musique pour faire entendre notre voix?»

Révolution française

Chaque mouvement social possède son hymne autour duquel se fédèrent et communient ses participants. Ce phénomène prend ses racines durant la Révolution française. Il a invariablement accompagné, jusqu'à nos jours, la ré-

volte des peuples face aux injustices ou aux violences politiques.

Au milieu des années 60, un tournant s'opère lorsque le chant protestataire quitte le domaine révolutionnaire dans lequel il était circonscrit pour s'inscrire dans la culture populaire.

Tandis que l'Amérique est déchirée par la lutte pour les droits civiques et la mobilisation contre sa présence au Vietnam, la pop music devient le nouveau vecteur de la révolte sociale.

Durant cette ère, la chanson

contestataire se mue en critique informelle des troubles sociaux. Bob Dylan (*The Times They Are a-Changin'*), puis Bob Marley (*Get Up, Stand Up*) ou le punk rock engagé de The Clash (*London Calling*) incarnent tour à tour cette évolution.

Abus et inégalités

Depuis, leur répertoire et l'imaginaire qu'ils suscitent accompagnent toujours la mobilisation des peuples contre les inégalités ou les abus du pouvoir.

Chronique

Par Stéphane Bern



Une reine en technicolor

Impossible d'y échapper. Le jubilé de diamant de la reine Elisabeth II est de ces événements qui électrisent la planète. Il attire à Londres des centaines de milliers de touristes et permet au peuple britannique de retrouver sa fierté d'antan. De fait, bien peu d'entre nous auront la chance de vivre un autre jubilé de diamant, car, sauf accident dramatique, peu de souverains accèdent au trône si jeunes qu'ils peuvent espérer régner durant soixante ans... Il est pourtant un aspect du jubilé de la reine qui a complètement échappé aux observateurs. Il semble pourtant révélateur de sa personnalité comme de sa fonction. Reine du temps, Elisabeth II est aussi la reine de la couleur. Montée sur le trône vêtue de noir à la mort de son père, George VI, elle aura passé soixante ans de sa vie à ne porter que des couleurs vives, bref à n'exister qu'en technicolor. C'est ce qui explique sans doute que tous les feuilletons imaginés par Hollywood - de *Dallas* à *Dynasty* - restent bien fades à côté du spectacle offert par la production Windsor family! «La royauté doit se vêtir pour les foules», avait expliqué le célèbre portraitiste Cecil Beaton. La reine se doit de porter des couleurs éclatantes pour être vue de tous et du plus loin possible, ce qui l'oblige du même coup à porter des

chapeaux ne lui mangeant pas le visage. «C'est un élément indispensable de son travail» ajoutait Sir Hardy Amies, qui eut le redoutable honneur d'habiller la reine dans les années 50 après Norman Hartnell. Aujourd'hui, la reine a son habilleuse, Angela Kelly, qui sait comment redonner une deuxième ou une troisième vie à d'anciennes tenues, mais aussi l'Écossais Stewart Parvin, qui applique la règle de plomber les ourlets de la souveraine pour qu'un vent indiscret ne révèle pas les dessous de la monarchie! Au chapitre de l'indiscrétion, le styliste ne craint pourtant personne. Il vient de révéler que si la reine était toujours impeccable, c'est parce que ses vêtements ne se froissaient pas sur elle, qu'elle ne transpirait pas et même qu'elle avait une doublure chaussures, une femme chargée de les porter avant la souveraine pour que celle-ci n'ait pas mal aux pieds! Et si c'est bien la reine Elisabeth qui a pris place dimanche à bord de la barge royale, c'est sa doublure lumière depuis vingt ans, Ella Slack, ancienne productrice télé à la BBC, retraitée sur l'île de Man, qui a permis aux caméras de faire le point. Mais c'est à croire que la reine prend ensuite un immense plaisir à surprendre les cadres par ses tenues colorées qui impressionnent l'objectif et tranchent avec le ciel maussade...

Critique

Katia Berger



«Hope, Howl & A Statement on Body, Sound, Space and Time»

Théâtre du Grütli

★★★★

Démonstration de théorème: eurêka!

Une fin de règne se signale souvent par son déclin. Pas au GRÜ, où la codirectrice en partance se surpasse dans une apothéose aux harmoniques rock. Pour sa dernière création intra muros, Maya Bösch et sa compagnie Sturmfrei ne se contentent pas de réquisitionner toute la Maison des arts du Grütli. Elles convoquent également en une seule explosion toute sa palette transdisciplinaire de performance et d'installation, de corps et de textes, de sons et de lumières. Un bilan en forme de cri, qui n'a rien du rôle d'agonie. Première étape: la White Box du 2e étage. Face au public, un mur que trouent trois ouvertures se prolongeant dans un espace blanc. S'y découpent, fragmentaires, trois pâles figures féminines, qui chantent en allemand des extraits du *Winterreise* de Schubert, sur un

fond sonore signé Vincent Hänni. C'est l'immémorable errance des corps, «machines souffrantes» que les femmes ont appris à bâillonner. Deuxième station: derrière une vitrine du hall d'entrée, une interprète grimée et costumée crie à la face des spectateurs le texte fondateur de l'antithéâtre qu'est *Je voudrais être légère* d'Elfriede Jelinek - référence maîtresse de la compagnie Sturmfrei. Radicale, la voix féminine pulvérise l'illusion théâtrale centrée sur le jeu. Ultime halte: la Black Box. Cet univers sera sombre et masculin. Mêlés au public, cinq acteurs y disent l'hallucinoire *Howl* d'Allen Ginsberg, autre référence phare du travail de Bösch. Ce mugissement de la *beat generation* mitraille le pouvoir politique - mais sert également à Maya Bösch de résolution au théorème définitif de Jelinek. Car cette partition «vocalo-guitaristique» débouche *in fine* sur un choc esthétique qui induira l'audience à s'impliquer plutôt qu'à applaudir.

Théâtre du Grütli, rue du Général-Dufour 16, jusqu'au 10 juin, 022 328 98 68, www.grutli.ch

Le Centre d'art contemporain a enfin un directeur

Nomination

L'historien et critique d'art Andrea Bellini prendra ses fonctions en septembre

Le Centre d'art contemporain de Genève (CAC) vient d'annoncer la nomination au poste de directeur de l'historien et critique d'art italien Andrea Bellini. Il prendra ses fonctions en septembre. Codirecteur du Castello di Rivoli - Museo d'Arte Contemporanea depuis 2009, Andrea Bellini, 40 ans, a dirigé Artis-

sima, la foire internationale d'art contemporain de Turin de 2007 à 2009. Auteur et coauteur de nombreuses monographies d'artistes et de catalogues d'exposition, il a également été le rédacteur de l'édition américaine de *Flash Art International* entre 2004 et 2007.

Il remplace la décriée Katya García Antón, qui avait quitté le Centre il y a plus d'un an déjà, en mars 2011. Le nouveau directeur devait être nommé en septembre dernier. Mais le désistement d'Anthony Huberman, commissaire de l'exposi-

tion «Coming soon», actuellement au CAC, a bouleversé l'organisation. Il sera le quatrième directeur du Centre depuis sa création par Adelina Von Fürstenberg en 1974. «Je suis ravi de l'opportunité qui m'est donnée d'écrire un nouveau chapitre pour cette institution de rang international.» Il est au bénéfice d'un contrat de trois ans qui aurait dû se terminer en décembre 2012 au Castello di Rivoli. Sa démission est aussi un *statement* par rapport aux coupes budgétaires dans la culture en Italie.

Le CAC a décidé de ne pas changer son système de contrat à durée indéterminée malgré les complications que cela peut poser pour une institution de ce type. Jean Altounian, président du Conseil de fondation et précédemment de l'Association des amis du Centre d'art - depuis environ dix-huit ans - nous avait avoué l'été dernier que la question d'un autre fonctionnement se posait. «Le contrat reste de durée indéterminée mais le cahier des charges du directeur sera revu tous les quatre ans.» **Anna Vaucher**

Howl - Allen Ginsberg

Ecrit lors de l'avant-première de la compagnie sturmfrei le 14 octobre 2011 au GRÜ / Transthéâtre Genève

1955 : un exalté aux lunettes en culs de bouteille déclame, la voix est douce et enrouée, un drame, un poème, un descriptif sociologique et bien d'autres choses encore. Après une introduction quasi shakespearienne, on dégringole dans les égouts de New York, San Francisco et Denver en compagnie de ce qui alors comme aujourd'hui est considéré comme ordures à liquider : mendiants, toxicomanes, frappes à surins, psychotiques, une galerie des horreurs pour middle et upper middle class US, d'autant qu'à ces tares s'ajoute la sodomie. Oh my. Hoover, Dulles et Eisenhower sont au pouvoir, FBI, CIA, armée. Trop c'est trop.

Le bon ton, le bon goût, la morale et la loi se déchaînent : il y a obscénité, *zu vernichten*. Cette histoire va durer. Au fil des ans *Howl* sera pourtant accepté et même reconnu comme le chant, le poème, le cri fondateur de la Beat Generation. Il fait aujourd'hui partie de la sainte trinité du mouvement en compagnie de *On the Road* de Kerouac et de *Naked Lunch* de Burroughs.

Un tel hurlement est-il audible aujourd'hui ? La mise en scène de Maya Bösch et de sa compagnie *sturmfrei* permet de répondre par l'affirmative. *Howl* est un moment parmi tous les autres moments de refus qui traversent le temps pour en faire l'histoire. Détaché du contexte Beat, c'est l'irruption, une de plus, de l'opposition absolue au pouvoir, de la volonté de ne pas ramper au pied des idoles, de se gueuler comme sujet et de le faire en commun. Villon, Rimbaud, vieille histoire et très nouvelle : les caniveaux se multiplient, à cette heure précise.

Jean-Jacques Bonvin, 14 octobre 2011
(auteur de *Ballast (2011)* et d'autres textes)